

L'IMAGE DE LA GRÈCE DANS LES PRÉSENTATIONS DE PINDARE ET DE KAVAFIS DE MARGUERITE YOURCENAR : JUGEMENTS OU PRÉJUGÉS ?

par Christiane Papadopoulou (Mayence)

Préjugé ou jugement, aucun lecteur ne pourra se permettre de décider définitivement si ce que lui présente un écrivain fait partie de l'un ou de l'autre. L'interaction entre l'auteur et son public fait jouer aussi bien la capacité de jugement de l'auteur que celle du lecteur. Étant donné que les préjugés n'entravent pas seulement les relations sociales, mais sont souvent une condition pour que celles-ci aient lieu, ils apparaissent virtuellement dans toute présentation littéraire de la réalité sociale et individuelle. Ils s'expriment sur le niveau de l'imaginaire littéraire par les motifs ou les thèmes choisis, se concrétisent dans les caractéristiques des personnages et influencent les comportements d'individus ou de groupes sociaux du monde imaginaire. Parlant des poètes grecs anciens, Yourcenar voit très bien et le danger et l'utilité des préjugés. Déjà dans son premier *Pindare* elle note à propos de la ville natale de Pindare : "Thèbes est pour lui la ville 'au bandeau d'or, – au beau char, – la statue très sainte'. Il hérite de sa ville les préjugés et les légendes, c'est-à-dire tout le passé." (*P*, 1444)^[1]. Dans son dernier livre sur les poètes grecs anciens, elle n'oublie pas de rappeler cette fonction des préjugés qui, dans les exemples qui suivent, sont devenus des clichés ou stéréotypes : "Bien des fois nous tombons ainsi dans la légende ou le mythe tout purs, ou, pis encore, dans l'équivalent des ragots d'une salle de rédaction ou d'un salon littéraire d'aujourd'hui. Néanmoins, même si Simonide n'était pas avare, ni Sophocle trop porté sur l'amour, et si Empédocle n'a jamais ressuscité un mort, ces bavardages font partie de la réputation du poète, et nous instruisent sur son public, sinon sur lui." (*CL*, 15)^[2].

[1] Les citations des œuvres de Marguerite Yourcenar font référence pour *Pindare*, *Présentation critique de Constantin Cavafy* et *En Pèlerin et en étranger* à l'édition Gallimard, La Pléiade, 1991 : *Essais et mémoires*, les sigles sont donnés dans le texte. (*P*, *PCC*, *PE*)

[2] Marguerite YOURCENAR, *La Couronne et la Lyre*, Gallimard (Collection blanche), 1979. (*CL*)

En plus, auteur et lecteur se font une image l'un de l'autre, tous deux sont donc influencés avant même l'acte de création ou de re-création. À l'image toute faite que l'auteur a de son public (même lorsqu'il prétend l'ignorer), correspond celle du public envers l'auteur. Entre les deux il n'y a pas forcément de consensus sur ce qui est préjugé et ce qui ne l'est pas. Sur cette situation qu'il a fortement ressentie, Kavafis nous a laissé une note écrite en 1902, à une époque donc où il avait trouvé son style et choisi le poème comme moyen d'expression qui lui convenait le mieux : "J'ai eu l'idée, ce soir, d'écrire sur mon amour. Et pourtant, je ne le fais pas. Quel pouvoir le préjugé peut-il donc avoir. Moi, je m'en suis libéré, mais je pense à ceux qui ont été réduits en esclavage, sous les yeux desquels pourrait tomber ce papier. Et je m'arrête. Quelle faiblesse. Je vais noter tout de même une lettre – T – comme symbole de cette minute"^[3].

Nous tous sommes imprégnés plus ou moins fortement, plus ou moins consciemment de normes comportant des préjugés. Ce qui rend dangereux ces préjugés, qui sont nécessaires, c'est leur non-réflexion. S'ils restent le résultat de sentiments, d'impressions globales et non pas d'un raisonnement, on parle de préjugé dans le sens traditionnel.

En essayant de voir si et jusqu'à quel point l'image de la Grèce de Yourcenar est influencée par des préjugés, il est donc évident que notre propre image, d'une part de Yourcenar et, d'autre part, de la Grèce, entre en jeu. Bien qu'elle ne puisse rester qu'implicite, on s'efforcera d'en rester conscient.

Trois essais ont été choisis pour étudier la présentation de la Grèce à différentes époques dans les textes de Yourcenar : *Pindare*, *Présentation critique de Constantin Cavafy* et la préface de *La Couronne et la Lyre* ainsi que l'article sur Pindare dans ce même volume. Une étude plus étendue devrait évidemment inclure d'autres écrits parmi lesquels il y aurait surtout *Mémoires d'Hadrien*, *Électre* ou *la Chute des masques*, les essais regroupés dans *En Pèlerin et en Étranger* sous le titre "Grèce et Sicile" ainsi que quelques poèmes.

Pindare a été écrit avant la première rencontre de Yourcenar avec la Grèce, en 1926. Récusé par elle, l'estimant trop scolaire, d'un style insupportable, elle lui trouvait le ton de celui qui parle de ce qu'il ne

[3] Κ.Π. Καβαφί, *Ανέκδοτα Σημειώματα Ποιητικής και Ηθικής* (1902-1911), Αθήνα. Ερμής, 1983, p. 27. (c'est moi qui traduis)

L'image de la Grèce

connaît pas^[4]. Edmond Jaloux pourtant avait parlé d'un "excellent ouvrage" (SAV, 100), André Fraigneau l'accepta pour sa publication chez Grasset où il parut en 1932, après une prépublication presque intégrale dans *Le Manuscrit Autographe* en 1931^[5]. Le découvrant aujourd'hui dans le second volume de la *Pléiade*, nous préférons ignorer le jugement de Yourcenar sur cette œuvre et sommes d'accord avec Fraigneau quand il dit : "C'était pour elle comme un péché de jeunesse. Mais elle était de ces gens qui ont eu de la maturité tout de suite, dès leurs premiers écrits" (SAV, 97). À ce jugement on peut ajouter celui de l'helléniste Maurice Lebel dans son article sur les traductions de la poésie grecque de Yourcenar : : "[...] un essai magistral qui, pour être dépourvu d'apparat critique et de références précises, n'en est pas moins pétri d'érudition ; chaque phrase ruisselle de lectures ; il est marqué au coin de jugements fort nuancés et truffé d'observations pénétrantes, notamment sur la musique et la poésie grecques"^[6].

La première version de la *Présentation critique de Constantin Cavafy* parut dans *Mesures* en 1940^[7], la deuxième en 1954 dans *La Table Ronde*^[8]. La première fut reprise partiellement dans l'édition actuelle, la deuxième intégralement avec quelques modifications. Cet essai, et surtout la traduction des poèmes qui en font partie intégrante, datent donc des années qui suivent son premier contact très intensif avec la Grèce et font suite aux divers articles écrits entre 1934 et 1938 sur la Grèce^[9].

Les traductions des poèmes grecs dans *La Couronne et la Lyre* s'évalent sur une période qui va de 1944 à 1970, mais l'essai qui les introduit et qui n'est pas daté, a dû être écrit pour la publication de 1979. Il en est de même des remarques qui précèdent les poèmes de Pindare.

[4] Voir par exemple dans Matthieu GALEY, Marguerite Yourcenar, *Les yeux ouverts*, Le Centurion, 1980, p. 64 (YO) et Josyane SAVIGNEAU, Marguerite Yourcenar, Gallimard, 1990, p. 99. (SAV)

[5] *Le Manuscrit Autographe*, 4^e année, n° 24, nov.-déc., p. 112-117.

[6] Maurice LEBEL, "Marguerite Yourcenar traductrice de la poésie grecque", *Études littéraires*, XII, 1^{er} avril, 1979, p. 68-69.

[7] *Mesures*, tome 6, n° 1, 15 janv., 1940, p. 13-30.

[8] *La Table Ronde*, avril, 1954, p. 9-35.

[9] Cf. les huit articles dans le chapitre "Grèce et Sicile" dans *PE*, p. 425-449.

Le premier *Pindare* : Élan d'enthousiasme pour l'hellénisme

Des trois parties de l'essai, la première, intitulée "Jeunesse", est la plus didactique et celle dont le style peut être ressenti comme gênant, surchargé, artificiel et où on a l'impression d'un étalage du savoir. "L'Œuvre", la deuxième partie, est d'une fraîcheur et spontanéité qui en font une lecture délicieuse et instructive. La thématique, qui explique la raison d'être du sport, son bienfait et ses abus, non seulement surprend chez Yourcenar, mais est d'une actualité frappante. Le troisième volet, "La Maturité et la Vieillesse" est un peu moins didactique que la première partie. La sagesse émanant de certains passages, sonne un peu faux dans la bouche d'une personne de vingt-trois ans ; elle s'explique certainement par le voisinage du père de Yourcenar, déjà très malade à ce moment-là, avec lequel elle passa ses dernières années dans le Midi de la France et en Suisse romande.

L'homme et l'œuvre dans ce cas correspondent à ce que Yourcenar s'imaginait être grec. Nous trouvons dans *Pindare* le "peuple [...] qui cherche à reproduire en soi l'équilibre universel" (P, 1492), l'importance des "vertus réputées socialement nécessaires" (P, 1492), l'hospitalité, la préférence de la candeur à l'humilité (P, 1493). On peut y ajouter l'exemple suivant, qui souligne en plus le style de cette première partie : "La race^[10] qui, avec les stoïciens, devait mettre la sagesse dans l'impassibilité suprême, avec les épicuriens, placer le bonheur dans l'ataraxie, avec les néo-platoniciens, se consoler d'imaginations mystiques en germe déjà dans Platon, avec les pyrrhoniens, tout nier, avec les cyniques, tout mépriser, cette race a trop médité sur la vie pour la surestimer longtemps" (P, 1514). Il serait difficile de contredire cette image de la Grèce, même si quelques passages semblent en surfaire le charme. D'autres cependant montrent que Yourcenar est bien consciente de ce danger, mettant en garde contre ce qu'elle considère comme préjugé. Nous lisons par exemple vers le début de la partie "L'Œuvre", "C'est seulement pendant quelques années, dans Athènes, parmi les jeunes garçons qui entoureront Socrate, que se réalisera cette brève union de l'esprit et du corps attribuée par nous à toute une race et pendant plusieurs siècles" (P, 1470) et vers la fin, "On a trop dit, et trop bien dit, que la vie grecque n'avait pour but que d'être libre et belle. Cela suffirait

[10] Cf. sur l'emploi de cette notion le commentaire de J. Savigneau (SAV, 100).

pour qu'on en doute. À toutes les époques, la dure nécessité de l'existence contraint la multitude à ne penser qu'à vivre" (*P*, 1488)^[11].

Kavafis : plus yourcenarien que grec

Très peu de remarques dans son essai sur ce poète nous permettent d'avoir une impression de son image de la Grèce des années trente. Marguerite Yourcenar y passa pourtant quelques années remplies de la découverte, non seulement de ce pays adoré depuis son enfance, mais aussi de sa propre identité. Une remarque essentielle, ajoutée par Yourcenar dans la dernière édition, résume ce qui l'a fascinée chez ce poète, et ce qu'elle n'a pas vraiment réalisé lors de sa première approche : "Ni ici ni ailleurs, Cavafy n'est du reste représentatif des tendances de son milieu néo-grec. Les poètes grecs modernes sont d'ordinaire plus romaiques, plus italianisants, ou plus violemment occidentalisés" (*PCC*, 139, note). Kavafis n'est représentatif ni en tant que Grec ni en tant que poète ni en tant qu'habitant d'Alexandrie. Cet individualisme semble avoir tout à la fois attiré et gêné Yourcenar qui, comme beaucoup d'autres l'ont déjà évoqué, aimait à relier chaque individu à un autre ou à un groupe ; sa manie des comparaisons qui ne se limite pas à ce domaine, exprime son aspiration à prouver l'universalité contenue dans toute chose ou toute personne^[12]. De cet individualisme qu'elle a si clairement souligné ("Que la nature, le paysage proprement dit soit passé sous silence tient surtout à sa sensibilité personnelle." (*PCC*, 135)), elle ne tire néanmoins que peu de conséquences.

Après une allusion à l'époque à laquelle vivait Pindare, qui n'est cependant pas cité, elle ajoute : "Sur ce point, la sécheresse de Cavafy est un trait distinctif" (*PCC*, 135). Pas un mot du caractère si évocatif justement de ces passages "secs" qu'elle n'a pas voulu laisser tels quels dans ses traductions, ce qui a fait dire à un critique qui, dans l'ensemble, est très élogieux quant à ses traductions : "On peut se demander même si l'admirable styliste qu'est Marguerite Yourcenar ne l' [Kavafy] a pas souvent rendu plus clair qu'il ne l'est en réalité dans le texte original."^[13] Le style de Kavafis est aussi novateur que

[11] Voir également les passages dans *PE*, p. 443-445.

[12] Rappelons-nous les lignes dans *L'Œuvre au Noir* : "Unus ego et multi in me".

[13] Maurice LEBEL, *op. cit.*, p. 75.

l'était celui de Pindare à son époque. Mais les innovations que Yourcenar voit et apprécie, et qui la rapprochent de Kavafis, se situent plutôt au niveau de la présentation de la relation entre le présent et le passé. "[...] ce réaliste ne s'encombre guère de théories, anciennes ou modernes, repoussant ainsi cette pâtée de généralisations, ce ragoût de grossiers contrastes et d'épais lieux communs scolaires qui fait vomir l'histoire à tant de bons esprits" (PCC, 138). C'est là que Yourcenar retrouve son enthousiasme, qu'elle voit quelqu'un procéder comme elle se proposait de le faire. Elle ne s'attarde néanmoins pas longtemps aux quelques rares poèmes dits homériques. (PCC, 138) La raison de l'absence de cette période qu'elle voit dans l'alexandrinisme de Kavafis, est probablement plus complexe et indique que la grécité de Kavafis n'était pas un acquis qu'il n'avait jamais mis en doute, mais une recherche de l'identité grecque. Issu d'un milieu anglophone, Kavafis avait lu Homère en anglais, et la juxtaposition de la traduction de Pope et de passages homériques dans les poèmes de Kavafis, laisse facilement deviner la source.^[14] Mais ce qui importe davantage pour comprendre le monde grec de Kavafis, c'est que tardivement il voulut lire Homère dans la langue originale et apporta par la suite quelques corrections à ses poèmes homériques. Yourcenar, qui savait que les sources de Kavafis étaient souvent des écrits en langue anglaise^[15] et qui attribuait cette habitude plutôt à son manque d'instruction^[16], n'y vit pas un des combats que mènent tous ceux qui se disent être de cette autre Grèce qu'elle décrit si bien : "[...] cette immense Grèce extérieure due à la diffusion plutôt qu'à la conquête, patiemment formée et reformée au cours des siècles [...]" (PCC, 139).

La description si juste de l'univers des poèmes kavafiens ne constitue pas de base pour montrer l'attitude ironique de Kavafis qui imprègne sa vue du présent et du passé, mais mène au déjà connu, à la comparaison avec le sublime, à Racine : "C'est un destin que d'être grec, ou que de vouloir l'être, et des réactions de l'esprit en face de ce destin nous trouvons ici toute la gamme, depuis l'orgueil [...] jusqu'à l'ironie [...]. Ces courts poèmes surchargés comme un palimpseste [...] sont unifiés par le climat encore plus que diversifiés par le temps. Pour un Français, en dépit de différences qui vont de soi, ce climat si authentiquement levantin de Cavafy n'est pas sans rappeler

[14] Voir le chapitre consacré à Kavafis dans le livre de David RICKS, *The shade of Homer, A Study in Modern Greek Literature*, p. 85-118.

[15] Cf. la deuxième note PCC, p. 137 et la notion "anglomanie", PCC, p. 132.

[16] Cf. la deuxième note, PCC, p. 137 et la note, PCC, p. 153.

L'image de la Grèce

l'extraordinaire Orient gréco-syrien deviné (par quel miracle ?) par Racine" (*PCC*, 139-140). À cette comparaison s'ajoute pour le lecteur de Yourcenar celle avec le procédé yourcenarien qui replace chaque temps dans le contexte universel : "Que Cavafy nous parle du jeune homme d'Ionie d'avant l'ère chrétienne [...] ou du jeune vagabond en complet cannelle des *Jours de 1908*, nous retrouvons le même accent, le même pathétique à peine sensible, la même réserve, j'allais dire le même mystère" (*PCC*, 140).

Contrairement à ce que nous pensions découvrir, à savoir une certaine image de la Grèce imprégnée des impressions de son passage dans ce pays, nous constatons d'une part que les impressions sont plutôt celles de la Grande Grèce ou de la Grèce antique, et d'autre part un certain malaise de Yourcenar devant ce poète auquel elle ressemble plus qu'elle ne semble le percevoir. Peut-être que Kavafis l'a plus influencée que cela ne semble à première vue, malgré le silence de Yourcenar sur cette question, à part quelques remarques faites dans son interview avec Matthieu Galey^[17]. Beaucoup d'ajouts de la dernière édition de l'essai rectifient des affirmations faites dans les premières versions (1940, 1954) et montrent cette hésitation ; les remarques sont introduites par des formules telles que "et pourtant, bien que, il importe pourtant que, il reste, néanmoins, on peut aussi se demander, j'ajoute que ce qui m'avait paru d'abord, rien de tout ceci, j'ai fini par retrouver". Ces nouvelles appréciations aboutissent dans une remarque de la dernière note, où elle appelle "tics du style" ce que d'autres considèrent comme innovations : "Il y a là [cassures, tics indirects] une obliquité qu'il faudrait étudier à part" (*PCC*, 163).

Mais ce style, cette langue ne reflètent que la situation de l'écrivain pris entre les diverses traditions. Cette situation a été ressentie et présentée par Gilles Ortlieb dans son article impressionniste sur Kavafis, ajouté comme postface à sa traduction des poèmes de celui-ci : "Exil géographique, [...] Exil quotidien de l'homosexualité. Exil social [...] : Cavafis, rejeton déchu d'une lignée aristocratique. Exil de l'érudit cherchant refuge et inspiration dans les chroniques anciennes. [...] La langue, dernier recours et seule patrie peut-être de l'exilé"^[18].

[17] *YO*, p. 205-206.

[18] Constantin CAVAFY, *Poèmes anciens et retrouvés*, traduits du grecs et présentés par Gilles Ortlieb et Pierre Leyris, Seghers, 1987², p. 151-152, paru également dans *La Nouvelle Revue Française*, 396, janv. 1986, sous le titre "Les Marges de Cavafy", p. 45-52.

Le “Pindare” dans *La Couronne et la Lyre* : le classicisme yourcenarien

Le lecteur qui passe du premier “Pindare” à la présentation des poèmes grecs dans *La Couronne et la Lyre*, voit, entend, ressent immédiatement la perfection du style yourcenarien. Il est peu de phrases que l’on pourrait exclure de cette perfection. Si réjouissant que ce soit de s’immerger dans cette lecture, on regrette le ton hautain, mais d’une naïvete curieusement sympathique du premier “Pindare”. On pense qu’il valait mieux être irrité lors de la lecture de ce livre de jeunesse en faisant hâtivement ses calculs : “Il naquit [...] au mois d’août, dans la troisième année de la soixante-cinquième Olympiade” (*P*, 1439) ou “Ainsi mourut ce vieil homme [...], au cours de sa quatre-vingtième année, trois cent trente-huit ans après le début de l’ère des Olympiades, et huit cent trente et un ans avant que Théodore abolît les Jeux olympiques” (*P*, 1520). Calculette et dictionnaire nous amenant à 518 et 438, dates jugées très incertaines par les dictionnaires, nous lisons dans le “Pindare” de *La Couronne et la Lyre* ces remarques de Yourcenar majestueuse, mais ô combien plus ennuyeuse : “Le grand poète thébain, né vers 522...” (*CL*, 149) ou “Le grand maître du lyrisme pur meurt en 441...” (*CL*, 153) Il est évident que nous comparons ici deux genres très différents, une anthologie et une biographie. Toutefois, il est intéressant de voir que l’obligation d’être aussi bref que complet a renforcé la tendance déjà apparente dans l’essai sur Kavafis, d’expliquer une chose, une personne en les comparant à d’autres.

L’image de la Grèce que nous ne trouvons pas dans cette brève présentation de Pindare, est en revanche présente dans la préface de ce livre. Un long passage consacré à la Grèce en tant que terre et en tant que culture, résume certains passages de son premier “Pindare”, cette fois-ci non seulement dans un style parfait et classique, mais dans un ton qui laisse transparaître l’amour de l’auteur pour le sujet. “Qui connaît la Grèce sait comment se déploient pour le voyageur, par-delà les plissements de montagnes, les plaines basses, les hauts lieux, les vallées resserrées par leur goulot de rochers, les caps subdivisés en longs doigts trempant dans la mer, et quelle étendue agitée par le vent sépare entre elles ces îles dont chacune est un monde à soi.” (*CL*, 13)

Parlant de l'universalité des sujets et des personnes du monde grec de l'antiquité ionienne à l'antiquité gréco-romaine, elle dénonce ce qui a contribué à une série de stéréotypes de la Grèce^[19] pour constater que "En fait, l'étonnante richesse de la Grèce, et de la poésie que la Grèce nous a laissée, est que les expériences les plus diverses y ont été tentées, et que ses poètes en ont enregistré une bonne part." (CL, 14) "Il faut de tout pour faire un monde," poursuit-elle, "et même un monde grec" (CL, 15). Bien qu'ici elle parle des anciens, c'est Kavafis qui réapparaît, tel qu'il le fait à plusieurs reprises dans cette préface. Quand elle critique les auteurs qui ne soulignent que les fils qui relient entre eux les représentants d'une culture, cela rappelle non seulement ses portraits (Hadrien, Zénon, Nathanaël), dans lesquels elle choisit un autre chemin, mais également le résumé qu'elle fait d'un poème historique de Kavafis qui montre qu'elle appréciait chez lui cette même manière de voir. "Eschyle a eu tort de faire rappeler sur sa tombe sa bonne conduite à Marathon, par laquelle il est un Grec comme un autre, et non ses ouvrages, par lesquels il est irremplaçable..." (PCC, 159). Kavafis réapparaît dans la remarque "C'est un lieu commun de dire que les Grecs n'ont guère senti la nature, épris qu'ils étaient de l'humain", (CL, 29) qui fait écho à ce passage de son essai : "N'appelons pas grecque, ou orientale, cette indifférence au paysage. [...] La poésie grecque (elle parle ici de la poésie ancienne) regorge d'images naturelles" (PCC, 135). Yourcenar qui souligne cette caractéristique grecque ne semble pas avoir voulu la concéder à Kavafis. La récusation de ce lieu commun sur la relation entre l'homme et la nature chez les Grecs montre que dans ce cas les différences de mentalité peuvent rendre difficile le partage entre préjugé et malentendu, tel que nous l'avons constaté au début : "En fait, l'homme grec est encore dans la nature : il n'a pas lieu de s'émouvoir tragiquement sur elle, comme nous qui l'avons assassinée" (CL, 29). Nous sommes tentés de dire que l'attitude est la même chez les Grecs d'aujourd'hui, que l'humain prévaut toujours et que la relation avec la nature reste le sentiment d'en faire partie : La mer et les marins, les champs et les fleurs, les arbres et les oiseaux sont les éléments chantés par les poètes anciens et modernes.

Ajoutons une remarque qui concerne la présence sous-entendue de Kavafis dans cette préface. Il nous semble malheureux que la seule fois où son nom apparaît vraiment, ce soit pour en donner une image négative. La citation d'une personne qu'elle avait pourtant appelée "un homme de goût", " 'La poésie grecque ? [...] Je ne connais que des

[19] Cf. CL, p. 13-14.

poètes grecs' ” (CL, 13), rappelle la fameuse phrase d'Isocrate : “Nous n'appelons pas seulement Grecs ceux qui sont de notre sang, mais également ceux qui sont de culture et d'éducation grecques.” Yourcenar dira quelques pages plus loin : “D'autre part, et le point vaut d'être noté, on ne trouve presque jamais, chez les poètes de la Grèce antique, ce chauvinisme de langage et de culture qu'on rencontre parfois en germe chez ses prosateurs.” Remarque qu'elle reprend immédiatement dans une note : “Pas chez tous, pourtant. [...] La Grèce n'a jamais été un monde fermé” (CL, 32-33). C'est un contemporain, c'est Kavafis qui fait une fois de plus exception à la règle et qui s'attire le blâme de Yourcenar quand elle cite un de ses poèmes : “Il faudra attendre le XX^e siècle pour que Cavafy fasse dire à un rhéteur grec imaginaire composant une épitaphe pour un Oriental hellénisé : ‘Il fut un Grec. L'humanité ne produit rien de plus parfait : ce qui passe outre se trouve chez les dieux’ ”(CL, 32-33). Cette citation passe sous silence toute la première partie du poème qui est plus longue où l'on parle de ce roi très lettré et qui permet de donner au mot “grec” le sens que lui donne Isocrate. Yourcenar ne dit pas que ce fut un sophiste éphésien qui écrivit l'épitaphe sur les indications de courtisans syriens, information qui permet au lecteur de Kavafis d'y repérer le clin d'œil kavafien. Déjà dans l'essai sur Kavafis, la traduction biaisée de la phrase d'Isocrate avait surpris ; on se la rappelle, à la lecture de la remarque citée sur Kavafis : “ ‘Nous appelons “Grecs” [...] non seulement ceux qui sont de notre sang, mais encore ceux qui se conforment à nos usages’ ” (PCC, 139). Le *Petit Robert* donne comme termes voisins à “se conformer” : “s'assujettir, se modeler, se plier, se régler, suivre” ; cette connotation de soumission et subordination n'est certainement pas dans le mot grec “μετέχειν”. La même Yourcenar qui fait si bien la différence entre la Grèce idéalisée et sa vraie valeur déjà dans ses premiers travaux, ne semble pas percevoir chez Kavafis ce même mélange d'enthousiasme inconditionnel et de distance ironique envers sa grécité.

Dans cette préface, l'image de la Grèce est complétée par un rapprochement qui ne pouvait pas être fait par la jeune Yourcenar. La vision d'Empédocle est comparée à celle des “Sutras” bouddhiques. S'attendant à rencontrer des protestations basées sur des préjugés,

L'image de la Grèce

Yourcenar s'empresse d'expliquer dans une note^[20] ce rapport à ceux qui pourraient considérer la Grèce comme "vase clos".

Alors qu'on ne découvre pas de préjugés sur le pays de Kavafis, la Grèce, dans les trois textes examinés, si ce n'est des préjugés positifs, la présentation des poèmes de Kavafis comporte quelques jugements assez sévères, qui à notre avis sont proches de préjugés. Il faut certainement rapprocher ce malentendu du fait que la Grèce moderne est quasiment absente de son essai et que les années trente grecques de Yourcenar n'y ont pas laissé de trace, tout ceci indice d'un certain malaise de l'auteur devant cette période de sa vie.

[20] "Des rapprochements avec la pensée orientale risquent de gêner des esprits habitués à considérer la Grèce comme vase clos. Mais n'oublions pas que si, pour nous, la Grèce antique représente la pointe avancée d'une Europe encore plus ou moins plongée dans l'obscurité, pour l'Inde, les Yavanas (c'est ainsi que les Hindous appelaient les Ioniens) représentaient au contraire l'extrême frange de l'Asie." (*CL*, 24, note)